

MODES DE PARIS

Littérature. Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique

MODES

JAMAIS le jais n'a eu plus de faveur, employé comme garniture, ou bien comme fantaisie composant entièrement un chapeau de théâtre. La mode engageant de plus en plus les femmes à porter leurs cheveux, blonds, que la nature le veuille ou non, le jais est fort joli, parce qu'il se détache agréablement sur la nuance pâle des ondulations et des frisettes.

On fait de très belles poires de jais dont on compose des motifs pour entourer le pied d'une aigrette colonel, par exemple, ou qu'on emploie en jolies pendeloques. A la première de *Sapho*, au Grand-Théâtre, M^{lle} Marie Magnier était coiffée d'une capote de jais dont les oreilles, très allongées vers le chignon, se terminaient par de larges plaques de jais d'où tombaient des pendeloques en grosses poires. Le même soir, une capote Anne d'Autriche, en tulle noir brodé de jais, avec incrustations de gros cabochons en perles fines, était garnie de pendeloques semblables; d'autres formant un motif cernaient le pied d'une aigrette colonel. Tout le tour de cette capote était fermé par une torsade de tulle blanc.

Deux nouveautés encore comme garniture; ce sont, d'une part, les hirondelles métalliques, aux reflets multicolores, dont le bleu vif est la note dominante; et, de l'autre, les scarabées. On fait généralement ces derniers assez grands, tantôt en velours ombré, avec incrustations de pierreries, tantôt tout en broderie lamée, ou en capillaire de velours découpé.

On pose généralement les scarabées au pied d'un nœud ou d'une aigrette. Quelquefois, on les entoure de grandes ailes en capillaire. Ce genre de garniture n'est lancé que par les très grandes maisons. Il est fort joli et donne de suite à un chapeau un cachet de véritable élégance.

Je vous recommande, pour jeune femme, une capote en tulle corail rose plissé, ornée de torsades mirliton en perles de jais; un nœud incroyable en tulle plissé, avec boucle de strass dans le milieu, et deux plumes droites s'en échappant, complètent la garniture. Ce chapeau se fait sans bride, comme tous les chapeaux habillés, du reste.



Coiffures de bal et de dîner genre grec, Louis XV et Empire.

On porte toujours beaucoup de pierreries, mais on leur adjoint maintenant les perles en grande quantité, ce qui confirme mon dire du mois dernier; les modes actuelles entraînent forcément une reprise de faveur pour les bijoux, et, dans les bijoux, particulièrement pour les perles.

La *capote almée* est entièrement composée d'arcades de perles fines mélangées de gros cabochons de turquoise et strass. Un tout petit plissé dépassant, en dentelle noire, lui donne du relief, et, sur le devant, une grande aigrette blanche, dont le pied est pris dans un gros cabochon de turquoise et strass, compose l'unique ornement de cette coiffure de théâtre ou de concert.

La jaquette subit en ce moment une modification très sensible. C'est tout à fait la redingote Directoire que nous voyons portée dans le *Lion amoureux*. Elle est donc à doubles petits collets sur les épaules et à doubles grands revers sur la poitrine comme au bas des manches, qui ne se boutonnent ni ne se ferment, mais semblent être trop longues, et se retournent négligemment pour laisser passer la main.

En drap zibeline noir à envers rouge foncé et pelucheux, j'ai vu un modèle ainsi compris qui était vraiment distingué. Le premier collet était rouge, dépassant de cinq centimètres le second. Il en était de même des revers des manches et de ceux de la poitrine qui ne doivent, du reste, pas être autre chose que la continuation des collets.

Ce genre de drap ne se double pas. L'envers est aussi joli que le dessus, et forme même souvent, ainsi que je viens de le dire, la garniture, dans la plupart des vêtements qui en sont confectionnés.

Avec les manches énormes que l'on fait aujourd'hui à presque toutes les robes, la vogue des pèlerines, des mantes et des collets s'explique très naturellement. On utilise pour cela le velours comme la soie, et, en drap même, uni ou mélangé de velours, on en voit aussi qui sont très réussies. Presque tous sont accompagnés d'un col Médicis que l'on double souvent de fourrure. La plume, en boa ou en tour de cou, est un peu délaissée cet hiver, ce qui ne veut pas dire que l'on n'en voit pas du tout. Il ne faut en rien exagérer.

Il n'y a jamais de règle sans exception, et cela est tellement vrai que, pour le bal, on fait des sortes d'écharpes en crépon de nuances pâles, particulièrement bleu; ou bien des boas de plumes, également de couleurs claires; ces plumes sont posées sur des ruches de satin, ce qui est extrêmement seyant.

Pour la ville, je vous recommande comme étant d'une solidité à toute épreuve, une double ruche de velours, doublée de satin, et lisérée de jais. C'est également très seyant et va, à peu près, avec toutes les toilettes.

On garnit beaucoup de devants de corsage en dentelle — je dis dentelle et non pas guipure — d'Irlande. On en fait également des berthes, des pèlerines et des revers Richelieu pour certaines manches de costumes de style.

N'oubliez pas non plus le *claddagh* comme saut-de-lit. Rien n'est plus chaud ni plus solide.

MARIE-BERTHE.

CALENDRIER HORTICOLE

Décembre



Les jacinthes, les tulipes et les crocus commencent à donner soit sous châssis, soit dans l'appartement. Les plantes les plus décoratives sont le coco, le palmier, le *dracena* à larges feuilles, le roseau; on les place dans l'appartement, soit dans un angle s'élançant et ombrageant une table ou le piano, soit encore derrière un paravent; les plantes fleuries, comme les plantes vertes dont les feuilles superposées s'évasent en entonnoir, font bien sur la table, le piano, ou suspendues au mur dans une jardinière *ad hoc*.

Nous terminerons par quelques renseignements sur l'arrosage.

L'arrosage doit être augmenté en raison des progrès de la végétation; il doit être combiné de manière à tenir la terre dans un état constant,

non d'humidité, mais de fraîcheur, et être, par conséquent, réglé sur l'état de la température de l'appartement. Les arrosages au pied de la plante ne suffisent pas toujours à la conserver en bonne santé; il importe presque autant d'en arroser fréquemment les feuilles, le soir de préférence. Les plantes, suivant leur nature différente, ont besoin d'un arrosage plus ou moins abondant. Ainsi il faut arroser fréquemment et abondamment les plantes à fibres ligneuses, tandis que les plantes grasses n'ont besoin que de fort peu d'eau.

Ceci compris, on peut se faire une juste idée du degré qu'il convient de donner à chaque plante des espèces intermédiaires.

Nous reprendrons ces conseils au mois de mars.

RÉSÉDA.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous avons donné en temps utile des renseignements détaillés sur les tissus de deuil de la Scabieuse, sur les soieries et les fantaisies; nous n'en parlerons aujourd'hui que pour rappeler à nos lectrices que tous ces tissus sont de première qualité et d'un usage parfait. Des échantillons sont envoyés franco. Les costumes de deuil faits par la Scabieuse, 10, rue de la Paix, ont un cachet de distinction tout particulier. Une façon nouvelle, élégante, n'enlève rien au caractère austère que doit avoir la robe de deuil ou le costume. Les pardessus, quelle qu'en soit la forme, sont charmants et cette jaquette en bel astrakan véritable, à grandes ou à petites boucles, est d'un luxe confortable que l'on peut se permettre, vu son prix: 250 fr. sur 85 cent. de longueur. L'hiver dernier, chez les tailleurs, elle se payait 500 fr.

Sur les dimensions envoyées, la Scabieuse en enverra quelques-unes à essayer pour en faciliter le choix.

Il est de mode de parfumer les vêtements, ce qui nous vaut de la part de nos lectrices de nombreuses demandes sur le choix qu'il faut faire; poudres d'odeur ou extraits.

Pendant longtemps nous avons donné la préférence aux poudres pour les robes et les dessous; mais aujourd'hui que la maison Guerlain est arrivée à fabriquer des extraits extrêmement concentrés et par suite très persistants, ne tachant pas et conservant pendant plusieurs heures leur parfum aussi frais et aussi suave, nous engageons à se servir d'extraits aussi bien pour les vêtements que pour le mouchoir, les dentelles, etc.

Il y a évidemment un choix à faire. Une jeune fille ne peut porter le même parfum que sa mère. Le bal autorise une odeur un peu plus accentuée que celle du dîner pendant lequel on doit se préoccuper de ne point gêner ses voisins, ce qui arrive quand on se sert de parfums ordinaires, absolument insupportables. Parmi ceux recommandés pour cette saison, et un peu accentués, citons: l'Impérial russe, le Jicky, le Pao Rosa, et, parmi les suaves et les discrets: le Maréchal-Duchesse, le Primavera de Espana, le Rita.

Pour les jeunes filles, l'Eau de Cologne ambrée de Guerlain, fraîche, douce, et moins banale que l'Eau de Cologne simple.

Pour le linge, les sachets à l'Iris, à la Violette de Parme, à l'Héliotrope irisé, sont utiles pour enlever l'odeur que prennent les choses enfermées.

Pour répondre à une autre question de nos abonnées, nous leur dirons que l'Alcoolat de cochléaria et de Cresson au quinquina, de Guerlain, a toutes les propriétés d'un bon dentifrice. Il raffermi les gencives, il entretient les dents en bon état en détruisant les germes malsains qui sont la principale cause de leur détérioration. En outre, il rafraîchit la bouche et l'haleine d'une façon persistante. Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.



Costume d'hiver en vigogne bleu foncé garni d'écossais pour jeune fille.

Modèle de Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Explication des Gravures noires (pages 205 et 207)

Coiffure Louis XV. — Cheveux ondulés et serrés en un tout petit chignon uniquement composé de boucles légères. Autour de celui-ci un cordon de perles et une flèche en diamants.

Coiffure de dîner. — A la grecque, les cheveux serrés en colimaçon avec un motif en jais venant se mêler aux cheveux du front très enlevés.

Coiffure Empire. — Elle s'exécute en mêlant au chignon, petit et dur, des torsades de ruban gracieusement disposées. Nœud de ruban sur le sommet de la tête.

Il faut toujours, avant de commencer le chignon, passer les cheveux à l'ondulateur pour obtenir le moelleux qu'exige la mode du jour.

Costume d'hiver pour jeune fille; vigogne bleu foncé et écossais. — Le bas de la jupe est garni d'une bande d'écossais bleu et rouge cernée dans le haut par un cordon d'astrakan.

Le corsage bouffant se perd dans une haute ceinture en écossais fermée sur le côté par de gros boutons en velours bleu. L'empiècement carré en écossais est orné de pattes de velours partant de l'épaule et s'arrêtant au-dessus du bouffant, fixées par des choux.

Un gros bouffant en écossais fait le haut de la manche, le bas collant est fermé par des boutons de velours.

Explication de la Gravure noire intérieure (pages 210 et 211)

Toilette de jeune fille. — En tulle blanc, avec trois volants égaux, bordés de pétales de roses.

Corsage à draperies croisées maintenues dans une haute ceinture drapée en surah. Des cordons de roses contournent l'emmanchure, faisant tête à un très ample bouillonné.

N° 2. Cette *toilette de jeune femme* est en satin broché changeant, violet et vert, illustré d'un semé grain de riz. La partie inférieure de la jupe est largement bordée de velours changeant. Cet ornement dessine des pointes drapées terminées par des nœuds de velours.

Au corsage, ce même velours changeant se retrouve en corselet drapé, avec pointe et nœud comme à la jupe. Manches bouffantes, plissées dans un bord de velours.

Pouf de plumes et aigrette dans la coiffure.

N° 3 *Toilette très élégante en damas bleu de lin, broché même ton et motifs ondulés maïs.* — Le tablier étroit est en satin blanc encadré, au bas, de deux grands nœuds de velours maïs. Traîne voilée de dentelle.

Corsage Empire, avec berthe de dentelle, tenue sur les épaules par des nœuds maïs, et corselet en passementerie et perles orné devant d'une frange pluie de perles, cristal et or, d'un fort bel effet. Bouffant court sur l'épaule avec frange pluie assortie au corselet.

Pour coiffure, coques de velours soutenant un mignon motif de bijouterie.

N° 4. *Sortie de bal.* — C'est un ample collet en drap vert saule, mi-voilé d'un second collet en guipure bise. Un boa blanc, en chèvre de Mongolie, est fixé à l'encolure; les bouts restent libres et flottants.

Mantille de guipure bise.

N° 5 *Robe princesse en peau de soie mauve, garnie de velours dahlia.* — Le devant s'ouvre sur un tablier de satin maïs

recouvert de motifs brodés en perles dahlia et or. L'un des côtés de la robe est illustré de bandes cousues en velours dahlia, mises de biais, se terminant en bouclette.

Grande collerette Henri II toute en velours, foisonnant sur les épaules, finissant en pointe au bas du corsage. Le plastron est brodé comme le tablier, ainsi que le col Médicis. Manches courtes, ballonées.

N° 6. *Toilette Empire.* — Composée d'une robe ronde en gaze rose, cerclée au bas de la jupe par trois rubans étroits coupés par des choux. Cet ornement se répète autour de la taille courte, enserrant les plis du corsage, sorte de tunique profondément échancrée en cœur, devant et derrière. Les manches, de même style, sont très ballonées et décorées d'un ornement très enlevé, faisant double étage.

Cheveux noués à la grecque.

N° 7. Ce modèle est en tissu souple appelé fleur de soie, couleur ivoire. Chaque lé de la jupe-fourreau est marqué par un cache-point et illustré d'un beau motif brodé or.

Le corsage, entièrement brodé, est complété par un figaro à manches larges et courtes croisant sur l'épaule. Un mince cordon de martre zibeline décore le bas de la jupe et les bords du figaro. Dans les cheveux, ondés au fer, libellule en pierres fines.

N° 8. Ce manteau ample et long, pour sortie de bal ou d'opéra, est en damas bleu lin, broché feu. Les deux petits collets, amplement froncés à l'encolure, sont tenus raides par un laiton cousu sous le bord de fourrure.

Grand col renversé, bordé de fourrures.

Ce modèle peut se porter à la ville: on passe les bras dans les fentes dissimulées sous une bande de fourrure que termine un beau motif de passementerie.

Explication de la Gravure coloriée 4915

Manteau long en peluche. — Orné d'un collet très plissé et doublé très ferme de façon à soutenir les plis droits. Ce collet s'allonge en pointe devant, et se perd dans le large revers qui tient toute la hauteur du manteau. Une belle passementerie mate en garnit les bords.

Manches très larges au-dessus d'un poignet juste garni de passementerie et de fourrure au bord.

Grand col Médicis bordé de martre.

Capote en guipure brodée d'or, bordée de plumes noires. Devant, nœud étalé en satin maïs, coupé par un motif de lophophore avec antennes.

Costume en gros lainage vert-de-gris. — Jupe cloche à bord de velours assorti. Tout le corsage est en ottoman, caroubier, froncé dans un corselet en velours drapé. Col très haut en velours, à bord de fourrure.

Petite cape Henri II bordée de velours, ornée d'un col tuyauté en velours se terminant en châle. Ce modèle se porte ouvert entièrement devant, rattaché par des brandebourgs en passementerie. (Patron découpé.)

Toquet en velours incliné sur le côté, agrémenté de coques en velours caroubier, aigrette et plumes.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Mizpah. — Merci, madame, pour le rôle que vous attribuez à votre journal; croyez que nous en sommes fières. — 1° Cheveux tournés en colimaçon assez lâche, avec des frisettes jouant au milieu et sur le côté. Devant, les cheveux en pouf Louis XV, joliment ondés. — 2° Blanche ou noire, la voilette de couleur n'est pas comme il faut. — 3° De la longueur de la table. — 4° Nous ne pouvons dire un prix ferme, cela dépend du genre du costume et s'il est teint sans le découper. — 5° L'eau dégoûdée. — Vous avez dû recevoir l'album d'oiseaux de Giacomelli.

A. M. J., *Edition blanche.* — La jupe taillée en biais est toujours de mode. Cependant l'on voit des jupes droit fil derrière montées par un pli creux. Nous avons donné patron et description avec croquis à l'appui cet été. Vous pouvez absolument vous en inspirer. Vous aurez les initiales. Le

numéro du 26 novembre contient une feuille de broderie qui donne le commencement d'un alphabet pour drap. Il ne vous faut qu'un peu de patience pour attendre que vos initiales paraissent. Vous aurez le monogramme. Très certainement la robe blanche sera de mise. — Impossible pour la question graphologie, tous nos regrets. — C'est une politesse à laquelle on ne peut être que très sensible. — Oui pour le chant à l'église.

M^{lle} de la P. — Nous prions notre aimable abonnée de lire « Visites dans les magasins » du 3 décembre l'article consacré aux bijoux en argent noir.

M^{lle} de M. — Ce n'est point un auteur que l'on puisse mettre dans les mains d'une jeune fille, et, nous ajouterons, d'une jeune femme.

CHRONIQUE



'EST, en vérité, chose fort difficile de célébrer la vertu, — tout au moins de la célébrer sous la coupole de l'Institut, en présence d'un public nombreux composé d'académiciens tous plus ou moins blasés sur le charme des discours de toute sorte, de journalistes griffonnant en hâte des notes pour leurs articles, de quelques

admirateurs fervents et sincères du bien mêlés aux clubmen, aux mondaines venus là comme à une *première*, donnant en bloc leur admiration à tous les humbles dont on va leur énumérer les miracles de charité ; puis, ce devoir instinctivement rempli, fort occupés surtout de l'orateur, de la façon dont il s'acquittera de sa tâche délicate, saura trouver les mots voulus, justes, délicats, pour glorifier les vies de dévouement qui semblent se répéter l'une l'autre...

Cette année, la curiosité de ce public panaché était d'autant plus vive que l'orateur était M. Ollivier, lequel, jusqu'alors, n'avait jamais pris la parole devant ses collègues assemblés, son discours de réception n'ayant jamais été prononcé parce qu'il n'avait point accepté de supprimer certains passages sur le gouvernement impérial. Et puis la personnalité de l'orateur est de celles qui ne peuvent être indifférentes de quelque façon qu'on les apprécie, et l'intérêt excité par l'homme politique a fait tort, dans une certaine mesure, à l'intérêt excité par l'académicien.

Et cependant combien encore il nous révélait d'actes sublimes accomplis sans fracas, que de dévouements, non pas d'un instant, — ceux-là s'accomplissent plus aisément que les autres, — mais des dévouements de toutes les heures, de toute une vie ! Combien il nous montrait encore d'êtres qui ne voient point de limites à leur devoir, et n'écoutent jamais que le seul généreux élan de leur cœur : vieux serviteurs continuant un labeur désormais sans salaire, jeunes filles se donnant toute à des parents infirmes, à des frères et des sœurs plus jeunes ; ouvrières venant en aide à des pauvres comme elles par la puissance de cette charité qui transporte les montagnes.

M. Ollivier a rendu un profond hommage à la beauté de ces vies cachées que révèle seul le bien accompli. Il a glorifié la pauvreté ; il l'a déclarée « la poésie de la terre », ce qui ne l'a point em-

pêché de ressentir, à la vue de toutes les misères à lui révélées de nouveau, « l'angoisse dont fut torturé Dante à son entrée dans la *citta dolente* ». Et ses auditeurs, ses auditrices surtout, ont à merveille compris ce sentiment. Dès qu'on leur parle des souffrances endurées par des êtres humains, les femmes ouvrent tout de suite leur cœur, — et leur bourse après...

Seulement, il est tant de manières de comprendre les devoirs des riches envers ceux qui ne le sont pas. Bien des femmes se feraient scrupule de refuser leur aumône à une misère qui les sollicite. Mais leur conscience tranquillisée sur ce point, il ne faut rien leur demander de plus. Leurs obligations envers les malheureux sont remplies et elles ne se croient nullement forcées à l'exercice de la générosité en faveur de ceux qui, pour elles, ne sont pas des pauvres.

Un exemple *vrai* et typique sur cette question : La scène ? Le plus coquet des boudoirs dans un appartement splendide de l'avenue du Bois. Les personnages ? Deux jeunes femmes très élégantes qui causent ; l'une, la maîtresse de la maison, drapée dans une délicieuse robe d'intérieur gris perle ennuagée de crêpe blanc, paraît nerveuse, ennuyée, et elle explique à demi-voix, désignant du regard, dans la pièce voisine, la gouvernante qui travaille, surveillant une mignonne fillette :

— Oui, ma chère, croiriez-vous que cette fille vient de me demander d'augmenter ses gages — qui sont, mon Dieu, ceux que l'on donne toujours, — sous prétexte que sa mère est malade depuis longtemps, qu'elle a des charges, etc... Ces filles-là sont insatiables !...

Et les réflexions continuent sur ce ton jusqu'au moment où, tout à coup, elles sont interrompues par l'arrivée d'une femme de chambre venant avertir que de chez *Chose* on apporte les dentelles demandées par Madame. Et Madame, oublieuse aussitôt des prétentions de la gouvernante, dit avec enthousiasme à son amie intime :

— Une vraie trouvaille que ces dentelles ! A cinq cents francs le mètre, elles sont pour rien ! Vous allez voir.

Et la vendeuse introduite, Madame, après un conciliabule — pas bien long ! — achète sans hésiter plusieurs mètres de ces dentelles « qui sont pour rien ».

De la pièce voisine, la gouvernante a tout entendu et sait maintenant à merveille que sa maîtresse, qui se plaint de lui donner vingt-cinq francs d'augmentation, se montre infiniment plus généreuse quand il s'agit de s'offrir à elle-même un cadeau séduisant... Il est vraiment heureux que les gouvernantes ne soient point anarchistes.

Achetez des merveilleuses dentelles, mesdames ;



Toilettes de bal et de dîner. — Dernières créations de Madame PELLETIER-VIDAL, 19, rue de la Paix.

mais ne marchandez pas leur salaire à ceux qui travaillent pour vous... Alors vous pourrez sans remords vous accorder les belles choses qui vous tentent, jouir des distractions de votre goût, vous montrer en d'exquises toilettes à toutes les *premières* — qu'elles aient lieu dans une salle de théâtre ou simplement à l'école des Beaux-Arts, sous la forme d'une ouverture d'exposition.

Très brillamment, en effet, a été inaugurée l'Exposition des photographies rapportées par la mission Binger de son passage sur la côte d'Ivoire et au Soudan. C'est toute une succession de scènes de la vie africaine dans cette région qui se déroulent en sept cent quatre-vingts épreuves curieuses, expressives, révélatrices de paysages inconnus pour nous, toutes intéressantes parce que les personnages y ont été saisis sur le vif, dans leur vrai cadre, avec des attitudes, des mouvements, des expressions de visage qui ne sont point de commande... Toute une suite de vues nous font assister aux scènes bizarres qu'amène la célébration des funérailles.

Pour ces esprits primitifs de nègres, — tout comme pour l'intelligence de leurs frères d'Europe vivant en pleine civilisation, — la mort demeure un phénomène terrible, surnaturel et inexplicable qu'ils jugent, dans leur naïveté d'êtres simples, le résultat d'un maléfice jeté sur celui qui succombe. De là, de leur part, toute sorte de pratiques bizarres dont les photographies de M. Monnier nous donnent une idée : vêtements du mort promenés sur une civière ; son jugement ; danse autour du cadavre, etc...

Si l'affluence a été considérable pour contempler ces vues de la côte d'Ivoire, c'est qu'un intérêt puissant porte à cette heure notre attention vers cette région de l'Afrique où des troupes françaises sont encore pour un temps indécises. La prise d'Abomey a été saluée par une allégresse générale ; les cercles militaires en ont éprouvé une joie profonde ; les politiciens en ont vu les conséquences favorables ; le bon peuple a été charmé par ce mot de victoire qui sonnait bien à son oreille... Mais les vraies heureuses ont été les mères qui ont leur fils là-bas et qui espèrent voir arrivée la fin de cette guerre lointaine...

Les politiques ont bien vite, en somme, décidé qu'une expédition est nécessaire. Et cependant, quelle responsabilité terrible ils assument, surtout lorsqu'ils provoquent volontairement le conflit entre deux peuples... Est-ce donc qu'ils se créent une conscience, une âme différentes de celles des autres hommes et voient les choses à travers ce mystérieux masque d'or que portait le roi dont un auteur contemporain nous dit l'histoire, dans l'un de ses contes étranges... Durant les dernières semaines, toute la France, presque toute l'Europe, s'est émue des révélations inattendues de M. de Bismark au sujet de la guerre franco-allemande. Mais l'ex-chancelier l'a pris de très haut avec ceux qui s'indignaient et, sans ambages, il a déclaré : « J'avais besoin d'une guerre. Le premier prétexte a été le bon... Si celui-ci n'avait pas réussi, un autre... »

Il est beau, cela est indiscutable, de fonder la grandeur de son pays ; mais ne l'est-il pas plus encore de travailler pour lui, sans répandre de sang, avec une passion profonde et efficace, comme le faisait le cardinal Lavigerie, dont la mort a été accueillie par d'universels regrets ?

Il y avait du moine-soldat dans cet homme énergique, résolu, qui administrait avec une ardeur infatigable ses chères missions et dirigeait en même temps des milices, renouvelées des ordres religieux du Moyen âge, chargées d'explorer le désert, d'y porter la bonne nouvelle aux pauvres noirs, dont il avait si grande pitié et qu'il disputait intrépidement à l'esclavage.

Le cardinal Lavigerie fut une sorte d'apôtre, mais un apôtre qui appartenait bien à son temps et l'acceptait tel qu'il était, avec ses idées nouvelles adoptées par lui dès qu'elles ne contredisaient ni sa foi religieuse ni son amour sincère, profond, inaltérable pour les populations africaines au milieu desquelles il vivait, se donnant tout entier à leur bien, venant pour elles quêter en Europe si les ressources lui manquaient, d'autant plus fort pour demander que son œuvre était tout ensemble chrétienne et patriotique, la poursuivant sans faiblir, en dépit des difficultés de toute sorte...

A peine quelques jours déjà depuis qu'il a disparu subitement. Les journaux illustrés ont donné l'image de sa belle tête puissante de patriarche ; quelques-uns ont placé en regard les traits de celui qu'il a lui-même désigné pour continuer son œuvre ; puis il a pris rang parmi les morts illustres dont le souvenir demeure, mais dont on ne parle plus ; car les seuls vivants peuvent occuper longtemps l'attention des hommes...

D'ailleurs, en ce moment, l'activité fiévreuse qui caractérise les derniers jours de l'année commence à faire sentir son action. Les magasins revêtent la physionomie coquette et attirante que leur donne l'apparition des fameux objets d'étrences... Jadis nos ancêtres, les Gaulois, s'envoyaient, au renouvellement de l'année, en guise de présents, de petits sachets de gui...

Que nous sommes donc loin maintenant de cette simplicité dans les cadeaux, et combien peu la goûteraient les grands et les petits enfants de notre temps !

A leur intention, certains théâtres préparent déjà, en vue des prochaines vacances, des spectacles de circonstance. C'est ainsi qu'ils pourront voir, en matinée, une des curiosités de l'instant, la fameuse Loïe Fuller, la femme serpentine, disent les affiches engageantes. De fait, le spectacle est original et amusant pour les yeux qu'il charme.

La scène, comme toute la salle, est plongée dans une obscurité absolue ; et, tout à coup, un rayon de lumière éclaire cette nuit, et dans ce rayon une femme apparaît qui s'avance souple, ondoyante, fuit, revient, semble voler, poursuivie par des rayons errants aux nuances changeantes. Elle-même paraît, à chaque instant, se transformer, pareille, dans les flots vaporeux de

ses jupes légères, tantôt à un papillon, tantôt à une libellule, à une étoile, à une grande fleur étrange; puis tout à coup redevenue femme, séduisante comme une almée ou une danseuse de

Séville... Quand elle a disparu, il semble que l'on s'éveille d'un joli rêve dans lequel les femmes se mouvaient, légères comme des elfes, dans une clarté rayonnante...
CONSTANCE.

LA VIOLETTE DE MOZART



QUELQUES lieues de Vienne, se trouve un petit village dont le nom importe peu à ce récit, mais le plus ravissant qu'il y ait au monde. Sur une hauteur s'élève une église; les murs gris en sont tapissés de lierre et de roses grimpantes, et les maisons basses et blanches se groupent, comme d'humbles fidèles, autour du lieu saint, au milieu d'une épaisse verdure. Une ceinture de tilleuls et de grands châtaigniers enferme ce lieu paisible.

La maison du chantre était la plus jolie du village, un peu à l'écart des autres, et comme ensevelie sous les fleurs. Ces fleurs étaient la joie du vieux chantre; et, au milieu d'elles, s'épanouissait celle qu'il préférait à toutes, sa fille Violette. L'enfant avait à peine six ans lorsqu'il avait vu mourir sa fidèle compagne; c'était la seule grande douleur de sa vie, qui avait coulé calme et seraine comme un ruisseau à travers les prés. Mais il possédait près de lui une puissante consolatrice qui lui tendait la main pour surmonter tous les soucis et les ennuis de chaque jour, qui l'avait reçu dans ses bras, lorsqu'il avait fermé les yeux de sa femme bien-aimée: elle se nommait la Musique, et régnait sur son cœur d'un empire incontesté.

Il gardait avec soin, dans un coin de la salle commune, un vrai trésor, une vieille épinette. C'était là que le chantre s'entretenait avec les grandes âmes de Bach et de Hændel, avec les vieux maîtres italiens, se plongeant dans les magiques espaces qu'ils ouvraient devant lui.

Violette trouvait bien que ces entretiens musicaux se prolongeaient parfois outre mesure, que l'épinette sonnait faux, et que les doigts raidis de son père manquaient à l'occasion la note juste; cependant elle se gardait d'en rien dire, et restait près de lui, tranquille et satisfaite, son ouvrage à la main. Lorsqu'enfin il s'arrêtait, ne trouvant pas de paroles pour rendre son enthousiasme, mais le regard illuminé, elle lui souriait et l'em brassait. Il fallait alors que son père lui racontât ce qu'il savait des grands musiciens, et elle se refusait à croire que le sublime Sébastien Bach eût porté une affreuse perruque, et que maître Hændel prisât sans cesse. Elle se faisait d'eux une image idéale, que son père effaçait sans pitié. Presque chaque jour, le vieux chantre recommençait les mêmes récits, et Violette les écoutait

avec la même attention, on pourrait dire la même vénération que la première fois, sans que son joli visage trahit la moindre lassitude.

Il existait pourtant un grand musicien qu'elle, l'heureuse Violette, avait vu de ses propres yeux. Les Viennois le nommaient: — le père Haydn —; le chantre l'appelait toujours « son roi », et dans les profondeurs les plus intimes de son âme brûlaient pour lui une adoration et un enthousiasme dont sa fille ne se doutait pas.

Toute petite, elle avait une fois accompagné son père dans la grande capitale. Là, dans une vaste salle, elle avait entendu exécuter une musique merveilleuse qu'on appelait *les Saisons*. C'était la plus puissante émotion qu'eût éprouvée Violette; tremblante, elle s'était serrée contre son père; mais celui-ci avait oublié l'existence de l'enfant; il écoutait presque sans respirer, pleurant et riant tour à tour, ses grands yeux sombres éclairés d'une flamme intérieure. Le concert achevé, il saisit sa fille par la main et se précipita dehors. Là, une immense foule, vieux et jeunes, hommes et femmes, entouraient un homme déjà âgé, au visage paisible, au regard rayonnant.

— Père Haydn!

Ce cri retentissait de tous côtés; Violette, les larmes aux yeux, contemplait le sublime artiste avec un respect timide.

Haydn avait pour tous une parole amicale ou un serrement de main; les sourires et les mots plaisants se pressaient sur ses lèvres. Le père de Violette, dans son modeste costume noir, se fraya un chemin à travers ce cercle pressé, saisit la main d'Haydn avant que celui-ci ne s'en fût aperçu, et s'écria:

— Merci, père Haydn!

Le maître lui pressa la main et lui sourit. Violette avait assisté à cette scène, pourtant elle ne se lassait pas d'en entendre chaque jour le récit: c'était le point lumineux de la vie de son père.

— Si je revoyais mon roi, disait-il souvent, j'en mourrais de joie, crois-le, enfant! Lorsque je tenais sa main bénie dans la mienne, il me semblait que mon cœur allait éclater.

Il arriva, un jour que les tilleuls et les roses étaient en fleur, que Violette, selon son habitude, descendit au jardin. Son père lisait dans le bosquet. Soudain, on entendit fredonner une chanson joyeuse, et, par dessus la haie serrée, apparut, tout près de Violette, la tête d'un grand jeune homme. Il semblait fatigué, portait sous le bras

un petit carton, à la main un fort bâton; ses cheveux blonds, qui lui couvraient à moitié le visage, étaient abrités par un petit chapeau noir, et il avait, perché sur son épaule, un sansonnet apprivoisé.

— Laissez-moi entrer, charmante fille, dit l'étranger dont les yeux bleus suppliaient mieux encore que ses paroles.

Sans attendre d'autre réponse que le sourire de Violette, il franchit la haie d'un bond. Le chantre accourut, Violette rit aux larmes; mais le jeune homme, en faisant ce saut périlleux, avait lâché son carton d'où s'échappèrent des feuillets de musique. Le sansonnet s'écria :

— Malheur sur malheur! — et ajouta une enfilade de mots italiens.

L'envahisseur tendit la main au chantre :

— Vous voyez un jeune étudiant en musique qui a quitté Vienne ce matin pour courir dans les bois, dérober des mélodies aux oiseaux; mais ce mauvais sujet, qui devait me servir d'intermédiaire (désignant le sansonnet), a dévoré toutes mes miettes de pain et fait fuir les plus jolis chanteurs par son bavardage! Puis-je vous conjurer de venir au secours de mon estomac vide, et de transformer sa plainte en mineur, en un joyeux allégre?

Cette plaisanterie ravit le vieux chantre; il invita le gai compagnon à s'asseoir dans le bosquet, et Violette apporta du pain frais, du lait et du beurre, avec des cerises et des fraises parfumées. Ce goûter parut agréer au jeune homme ainsi qu'au sansonnet; tous deux mangèrent et jasèrent à qui mieux mieux. Si le maître lançait un bon mot, l'oiseau le répétait sur-le-champ, et dans l'intervalle ne cessait de s'écrier :

— Attention, Figaro! Bravo, Figaro!

Au bout d'une heure, les habitants de la maisonnette étaient devenus aussi intimes avec leur hôte que s'ils l'avaient connu toute leur vie. Le chantre commençait déjà à parler du grand maître Bach, et le jeune étudiant se montrait auditeur attentif. Le vieillard se sentait une vive sympathie pour cette nature simple et joyeuse; enfin, il lui raconta solennellement, comme s'il lui révélait un secret d'Etat, son anecdote favorite : la poignée de main d'Haydn. L'inconnu, silencieux et souriant, écouta ce discours; et, lorsqu'il fut achevé, il raconta à son tour, les yeux humides et la voix tremblante, que le « père Haydn » l'avait un jour embrassé. Le chantre refusa positivement de le croire, mais le sansonnet se mit à crier comme un fou :

— La vérité, la pure vérité!

Au lever de la lune, les deux compagnons prirent congé de la maison hospitalière. Alors seulement, le chantre songea à s'informer du nom de sa nouvelle connaissance.

— Je m'appelle Amédée, et je reviendrai bientôt.

— N'y manquez pas, dit le chantre, en lui serrant la main, et vous verrez ma collection musicale, qui est sans prix, je vous le déclare.

Violette tendit à Amédée un beau bouquet de roses; il lui baisa la main. Le sansonnet s'écria :

— Adieu! Adieu! Au revoir!

Et ils disparurent. Longtemps encore, ceux qui restaient entendirent, à travers le silence de la campagne, le bruyant duo de l'homme et de l'oiseau.

Quatre jours s'étaient à peine écoulés que le joyeux étudiant sauta de nouveau par-dessus la haie, mais, cette fois, vif et fringant, non plus fatigué et épuisé. Violette fut ravie, le vieux chantre transporté. Il emmena mystérieusement le jeune homme dans sa petite chambre, ouvrit une antique armoire, et Amédée contempla avec étonnement une collection des œuvres les plus précieuses de Bach, Hændel, Palestrina, Pergolèse et d'autres encore. Il y avait aussi quelques messes d'Haydn. Chaque volume était proprement relié et portait en lettres d'or le nom du compositeur et la date de sa naissance.

D'un air enchanté, Amédée feuilleta les gros volumes, s'y retrouva sans peine, à l'étonnement du chantre, et parla de tous ces chefs-d'œuvre avec une intelligence et une clarté merveilleuses. Sa belle figure était comme illuminée par l'enthousiasme. Le vieillard ôta son bonnet, posa la main sur l'épaule du jeune homme et le contempla longuement.

— Vous êtes une bonne et belle âme; vous deviendrez sûrement un grand musicien, si Dieu vous protège!

Il le serra dans ses bras. Amédée se mit alors à jouer, et la vieille épinette vibra sous ses mains puissantes; des mélodies merveilleuses bercèrent de doux rêves l'âme de Violette et celle de son père.

Le soir venu, ils descendirent au jardin; le jeune homme et la jeune fille s'amusaient à se jeter des roses et à jouer avec le sansonnet. Amédée raconta à Violette que cet oiseau lui était très cher et qu'il ne s'en séparerait jamais. Sa mère, morte aujourd'hui, l'avait élevé pour le lui donner; il était maintenant son compagnon de toutes les heures, et dormait perché sur l'oreiller de son maître.

L'été s'écoula, mais chaque semaine ramenait Amédée pour chanter avec Violette, qui disait, d'une voix charmante et sans art, toutes sortes de vieux airs, pour causer de Sébastien Bach avec le bon chantre et lui raconter des histoires sur Haydn. Un jour, le père de Violette demanda à leur jeune ami :

— Dites-moi un peu ce que vous pensez de ce Mozart, dont les œuvres commencent à faire tant de bruit dans le monde? Je ne serais pas fâché d'entendre parler de lui.

— Oui, je le connais beaucoup, autant que moi-même, et je puis vous donner sur lui les renseignements les plus exacts. C'est un joyeux et insoucieux garçon qui me ressemble assez, sauf qu'il est plus grave que moi, lorsqu'il tient le bâton de chef d'orchestre, ou la plume. Il est heureux comme un enfant, et il cherche à faire toujours de son mieux; son âme est toute pleine de mélodies, le monde lui sourit, il n'y a pas de cœur plus léger que le sien. Je puis vous assurer

que vous l'aimeriez; il ne se connaît point d'ennemis. Il est marié et aime sa femme par-dessus tout; elle le mérite, car elle n'a presque pas de défauts, sauf un peu de jalousie qui lui sert à tourmenter quelquefois ce fou de Mozart.

Le chantre secoua la tête en souriant. Amédée prit alors vivement congé de lui, quoiqu'il ne fût là que depuis une heure et que l'après-midi ne fût pas avancée.

— On joue ce soir un opéra de Mozart, *Don Juan*, et je ne serais pas fâché de savoir s'il plaira au public. Je viendrai vous raconter cela demain; je suis d'une nature un peu nerveuse; et aujourd'hui, en particulier, je me sens aussi agité que peut l'être Mozart lui-même.

Le sansonnet eut à peine le temps de crier :

— Vite, partons !

Son maître oublia de baiser la main de Violette et d'emporter le bouquet habituel. La jeune fille en fut triste toute la journée, sans savoir pourquoi.

Le lendemain, pas d'Amédée. Le soleil descendait derrière les arbres, la brise du soir emportait les feuilles jaunies. Le chantre, dans son fauteuil, se plongeait dans l'étude de ses trésors musicaux. Violette chantait à demi voix; elle n'avait pas le cœur gai. On frappa soudain à la fenêtre; une voix connue demandait qu'on l'ouvrît. Violette s'élança vivement, habituée à ces folies, et le jeune étudiant viennois entra d'un bond.

— Cher ami, dit-il, le visage rayonnant comme un matin de printemps, Mozart s'est fort bien tiré d'affaire; son *Don Juan* est très passable. Du reste, il vous envoie ses compliments et m'a chargé de vous apporter, sans plus attendre, un présent de sa part. Mais d'abord, acceptez ce petit souvenir de moi.

Il mit dans les mains de son vieil ami un rouleau de musique : c'était un *Ave Verum*. Violette reçut une feuille élégamment écrite, une romance dont le premier vers était :

Une violette, dans la prairie...

La jeune fille sourit de plaisir; son père, sans rien dire, parcourait attentivement des yeux les feuillets. Alors il se leva, alla en silence à une armoire et déposa le cahier entre Bach et Hændel. Une secrète émotion fit tressaillir le jeune homme; le chantre lui tendit les deux mains :

— Vous savez mieux que moi ce que je veux dire, en vous donnant cette place.

Les yeux bleus d'Amédée se remplirent de larmes; il saisit avec une vivacité passionnée la main du vieillard :

— Père, c'est moi Mozart, ce fou de Mozart, auquel le grand honneur que vous lui accordez là, cause une joie plus profonde que tous les applaudissements de l'univers. Je ne puis assez vous remercier, mais j'ai pour vous un bonheur en réserve.

Il se jeta, comme un enfant, au cou du chantre confondu, puis courut à la porte. Un instant après, sa figure rayonnante s'y montrait de nouveau; le sansonnet criait :

— Vive Sarastro !

Et l'on vit entrer Haydn lui-même !

Un éclair des yeux du vieux chantre, un tremblement de ses lèvres furent les seuls témoignages avec lesquels il accueillit son maître et son roi. L'émotion était trop forte pour ce corps usé par l'âge et, lorsque Haydn lui tendit la main avec son bon sourire, Mozart s'inclina vers lui tout plein d'angoisses, Violette embrassa les genoux de son père. Dans ce moment qui couronnait sa vie, son âme s'était envolée.

.....

Bien des années s'écoulèrent. Haydn dirigeait peut-être au ciel les chœurs des anges; Mozart dormait depuis longtemps du sommeil de la mort; d'autres étoiles avaient disparu du firmament de l'art. Mais le petit village était toujours aussi calme et aussi charmant au milieu de ses tilleuls parfumés; et, dans la maison du chantre, habitait encore une petite vieille. C'était la jolie Violette d'autrefois; elle ne s'était jamais mariée et vivait avec ses souvenirs, d'une existence de rêve. Si quelque visiteur venait la chercher au fond de sa retraite, il suffisait de l'interroger sur le grand Mozart : ses yeux retrouvaient leur éclat et toute sa personne un lointain reflet de sa jeunesse. Elle parlait de lui des heures entières, et parfois, à la fin, montrait avec vénération une feuille jaunie sur laquelle une main légère avait tracé :

Une violette, dans la prairie...

A. CHEVALIER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

RECETTE POUR FAIRE SOI-MÊME DES MARRONS GLACÉS

Prenez les plus beaux et les plus gros marrons que vous trouverez, et faites-les cuire à la braise.

Préparez un sirop bien cuit et après avoir soigneusement pelé vos marrons, jetez-les un à un dans ce sirop. Retirez-les après une petite minute de cuisson et plongez-les vivement dans l'eau fraîche; le sucre se glacera aussitôt autour. Pour leur donner plus de saveur, parfumez le sirop soit avec de la vanille, du citron ou de l'orange; la violette donne un arôme très délicat.



Groupe de robes d'enfants.

GROUPE DE ROBES D'ENFANTS

Costume pour petit garçon de 3 ans. — Ce costume est en tartan écossais, fond crème à rayures vives. L'empiècement en soie assortie à l'une des rayures, ainsi que le col, est orné d'un point anglais de même couleur. Ceinture de cuir fauve fermée par une boucle.

Robe pour fillette (dos et devant). — Elle est en lainage, à pois pelucheux, garnie de peluche. L'empiècement est en peluche, cerné tout autour par une haute dentelle formant berthe sur les épaules; celle-ci se fixe devant par deux choux, et se perd sous un pli Watteau en lainage uni. Derrière, même pli tenu sur l'empiècement par un chou. Manches larges serrées dans un poignet de peluche. Bande de peluche au bas de la robe.

Robe habillée pour fillette. — En cachemire de l'Inde ivoire, garnie de ruban crevette disposé en bretelles et fixé à la taille sur un ruban

semblable qui resserre un groupe de plis au milieu du devant. Manches justes, rehaussées par un jockey de même étoffe.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4915

Et le Patron découpé de la cape Henri II, 2^e figurine de la gravure coloriée.

SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 12 NOVEMBRE

MOTS EN LOSANGE A CARRÉ BLANC :

M D L D M
 O O O O O
 N U U I N
 S S S S S
 A A A A A
 I I I I I
 N N N N N
 E E E E E
 N N N N N

ENIGME :

Un rayon de soleil.

ACROSTICHE DOUBLE :

Raphaël — Corrège.

VERS A TERMINER :

Caressantes — Assoupissantes — Yeux — Jeux
Balance — Silence — Encor — Trésor.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24 rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

M^{re} Des de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Visienne 48.

Coiffures de M^{re} TURLE 3. r. de Clichy - Corsets de M^{re} EMMA GUELLE 3. pl^{te} du Théâtre Français
 Etoffes nouvelles de la M^{re} ROULLIER FRERES 27. r. du 4 Septembre - Eventail de la M^{re} KEES 23. r. du 4 Septembre
 Sac à bonbons de la M^{re} PHAN 6. r. du Faub^g St Honoré - Parfums de la M^{re} GUERLAIN 2. de la Paix. 15.